

*Compte-rendu de la conférence – table ronde autour de*

*Jean Carrière*

*du samedi 24 avril 2010*

Cinq hommes et une femme sont réunis dans l'amitié de Jean Carrière pour parler de lui et de la genèse de son œuvre. Ils présentent le premier volume d'une anthologie qui lui est consacrée ayant pour titre *L'Âme de l'épervier*, préfacée par Jean-Jacques Pauvert et publiée aux éditions Omnibus. Là sont regroupés *Le retour à Uzès*, (1967), *L'Épervier de Maheux* (1972) pour lequel il a reçu le prix Goncourt, *La Caverne des Pestiférés* (1978-1979), des entretiens *Le Nez dans l'herbe* (1981), et *Le Prix d'un Goncourt* (1987).

Les intervenants sont Michel Boissard, écrivain et chroniqueur littéraire pour la *Gazette de Nîmes*, Jean-Louis Meunier, professeur, Serge Velay, écrivain nîmois et président de l'association des *Amis de Jean Carrière*, Roger Lemarque, qui a rédigé le catalogue des publications, a consigné les critiques littéraires sur l'œuvre de J. Carrière et les diverses émissions de radio auxquelles il a participé. Il y a là encore Frédéric Temple, son plus vieux compagnon de route, grand poète français du voyage et aussi Sophie Chauveau, poète, amie, éditée elle aussi chez Pauvert. Le plus jeune des compagnons qui a tenu lui aussi à apporter son témoignage est un de ses trois fils, Emmanuel.

Jean Carrière né en 1928 à Nîmes est décédé en 2005 près de sa ville natale, à Domessargues. Le livre présenté se donne le but de réhabiliter l'œuvre de leur ami commun dont les derniers ouvrages sont parus dans l'indifférence quasi générale après un succès foudroyant lors de l'obtention du prix Goncourt (800.000 exemplaires vendus). Ses partisans pensent que Carrière a payé d'un prix démesuré son énorme succès de *L'Épervier de Maheux*. Ce succès a occulté la démarche métaphysique de l'écrivain : la lutte avec les éléments face à la défaillance des dieux. Son sens de la vie et du bonheur. Tout cela écrit dans la tradition de l'École française du grand style » avec une grande économie d'écriture. Auparavant *Le retour à Uzès*, prix de l'Académie française, ne doit pas être reçu comme un roman « régionaliste ». Ce n'est pas sur les événements de sa vie, mais un lieu mythologique : on revient pour y mourir car l'on a un certain nombre d'attaches et l'on s'enracine là où on choisit de s'enraciner. Le personnage organise sa rupture sentimentale dans la tradition calviniste considérant que cet échec va lui permettre de vivre et de réfléchir.

Jean Carrière ne doit pas être l'homme d'un seul roman. *L'épervier de Maheux* avait déjà reçu d'excellentes critiques avant le prix Goncourt. Le contexte politique ou historique y est pour beaucoup. En 1970 il y a un lectorat de masse, conséquence de l'augmentation de la scolarité (c'est le « baby boom ») et du niveau culturel. Le prix Goncourt signifie que plusieurs centaines de milliers d'ouvrages vont être diffusés en France et à l'étranger.

Le 21 novembre 1972, *L'épervier de Maheux* est ainsi entraîné dans la diffusion massive.

Avant, ce n'était pas une histoire de paysans mais une démarche spirituelle. Les critiques du *Figaro* décernaient à Jean Carrière le titre d'écrivain métaphysique. Une histoire rurale certes mais surtout une lutte homme/ Dieu.

Après, l'œuvre saute dans le malentendu : c'est un écrivain régionaliste de terroir, associé à deux autres, Chamson et J.-P. Chabrol son ami. Il est fils de Jean Giono et père de Chabrol.

Changement de statut, « romancier du terroir ». Or ce n'est pas le propos de l'auteur. Son personnage est, confronté à la désertification des Cévennes, en quête d'une source, combat perdu d'avance, et il envoie des flèches contre un ciel vide, reconnaissant par là l'existence de Dieu.

A partir de 1973 commence une longue période d'articles de presse sur la polémique déclenchée par le club cévenol contre Jean Carrière romancier de terroir. La querelle porte sur le naturalisme, « ces Cévennes là n'existent pas », et soulève des incohérences ethnologiques et géographiques. Les touristes demandent la route de Maheux !

L'écrivain tente de s'expliquer : ses Cévennes sont aussi imaginaires que la Provence de Giono. C'est le « mentir vrai » d'Aragon !

Ce malentendu va peser sur toute son existence.

Sophie Chauveau intervient en soulignant que cette manière de rabaisser un écrivain est une preuve du jacobinisme français : Pas assez Cévenol vu de Paris.

Tour à tour ses amis vont souligner la dualité pour l'écrivain pris dans le discours dominant de la critique : doit-il se soumettre à une démarche comparatiste ou s'attacher au sens ultime ? Nabokov a déjà répondu, aucun des deux. Un écrivain fait appel à l'imagination du lecteur. Ce succès populaire ne s'explique pas et rend la critique perplexe. Or, Jean Carrière est à classer du côté de la poésie alchimiste.

Il faut remettre son œuvre dans le contexte historique de la recherche du bonheur de la « Beat Generation » au moment où Pauvert mise sur lui et l'a poussé à écrire. *Retour à Uzès* opère comme un roman initiatique pour un (vieux) adolescent. Après 68 l'édition est secouée. Elle se démocratise (livre de poche). Le jury du Goncourt, instrumentalisé par l'époque, donne le prix à Pauvert. Ce dernier se révèle en effet un éditeur remarquable pour des auteurs dont l'obsession est la fuite (éditeur d'Albertine Sarrazin, Papillon, ...). Les émissions de radio avec Bernard Pivot, Jacques Chancel et d'autres à Radio Nîmes se succèdent. Il publie des biographies, un livre d'entretiens, sur sa région natale...

L'homme Jean Carrière ne peut se dérober. Il s'épuise et tombe dans une longue dépression. Quinze ans plus tard, pour clôturer la séquence du Goncourt, il solde ses comptes avec *Le prix d'un Goncourt*, poussé par Pauvert : « raconte ta vie privée ». L'ouvrage est raté, la première moitié est géniale, mais la seconde n'était pas nécessaire. Il n'est bien nulle part, poussé dans sa recherche du bonheur absolu, il fuit au Canada, aux USA, en Amérique du sud ...et revient sur la terre de son enfance.

Un livre *Le nez dans l'herbe*, où il évoque ses souvenirs, pourrait peut-être donner une clé pour comprendre cette nature tourmentée : la musique a joué dans sa vie une influence fondamentale. Sa mère était pianiste et soprano (Honegger lui a dédié un morceau). Il fut critique musical mais ne pouvait rivaliser avec la figure de son père, musicien aussi.

Son combat avec la musique, perdu, il se tourne vers la littérature : peut-elle me sauver ? Mais rien n'est jamais acquis.

Son œuvre est originale, complexe, dédiée au temps qui passe, à la solitude et à la quête du Royaume perdu. Elle renferme des pépites, sa langue est élégante, sa recherche métaphysique puissante.